Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 22

Artikel: Au jardin romand
Autor: Cérésole, Alf.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212152

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AU JARDIN ROMAND

Nous avons, samedi dernier, reproduit l'appel qu'adresse au public le comité qui s'est constitué, sous les auspices des Vieux-Bellétriens de Vevey-Montreux, dans le dessein, très louable, certes, d'élever, à la mémoire d'Alfred Ceresole, un modeste monument sur la terrasse de l'église de St-Martin, à Vevey.

Peu d'œuvres furent, chez nous, plus justement populaires que celle du spirituel conteur qu'était Alfred Ceresole. Il sut admirablement interpréter l'âme vaudoise et en faire vibrer la fibre. Ses nouvelles et ses pièces de vers humoristiques — et ce sont les plus nombreuses — sont connues de tous. On connaît moins, en revanche, dans le grand public, les pages de caractère plus sérieux de l'écrivain veveysan.

Voici un morceau de ce genre-là, publié jadis dans le « Journal évangélique ».

Le convoi d'une mère.

(*Réalité.*)

Nous étions là !... suivant un noir cercueil,
Par un triste matin, quand la nature en deuil
A dépouillé nos bois, voilé toute espérance,
Que tout nous fait pleurer et parle de souffrance.

Dans ce sombre convoi, pas de cris ! peu de mots !
Dans les grandes douleurs on parle par sanglots.
La nature avec nous pleurait sur ce cortège,
Sur la bière semant son blanc linceul de neige.
Les parents, les amis, au pas, silencieux,
L'œil morne, abaissé, s'avançaient deux à deux.

C'était, ô triste sort ! le convoi d'une mère
Qu'on allait, à trente ans, déposer en la terre.
Son jeune époux suivait ; près de lui, son garçon ;
D'autres, petits encor, restaient à la maison.
Leur mère qu'on aimait, leur mère, jeune et forte,
Pour mettre au monde un fils, en trois jours était [morte.
L'enfant ne naquit point ; on plia son berceau ;
Le sein qui le conçut fut aussi son tombeau.

Pour tous deux on creusa la fosse au cimetière.
Sous un tapis de fleurs on descendit la bière.
L'époux seul s'approchant de ce sinistre lieu
Le sonda du regard dans un suprême adieu :

« Adieu, toi que j'aimais, se dit-il à lui-même,
Trésor prêté de Dieu dans sa bonté suprême,
Adieu, femme adorée, ô mes tendres amours !
Mon œil te dit : à Dieu ! mais tu vivras toujours ! »
Et nous, nous pleurions tous ! Que faire en ces [alarmes ?
Nous baptisions l'enfant du plus pur de nos larmes.

Quand le pasteur eut lu le Nouveau-Testament,
Qu'il eut dit un « amen » qui monta tristement,
Quand sur le noir cercueil, ce bonheur qui s'en- [gouffre,
La terre par trois fois eut bondi dans le gouffre...
On vit un homme noir, la pelle d'une main,
Tenant bas son chapeau et l'œil sec, inhumain,
Saluer souriant, comme en jour de fête,
Et s'écrier bien haut d'une voix satisfaite :
« *Tout est fini, Messieurs, on peut se retirer !* »
Ce fut le coup final. On dut se séparer.

Non ! tout n'est pas fini ! nous avons l'espérance,
Les promesses du Christ qui calment la souffrance.
Nous croyons en un Dieu ! sinistre fossoyeur !
A la nuit du tombeau succède un jour meilleur.

Alf. Cérésole.

Enfants terribles. — Maman, pourquoi qu'on dit que le féminin s'accorde toujours avec le masculin... papa et toi vous vous disputez tout le temps ?

* * *

Une dame se plaignait à quelques amis à qui elle offrait le thé qu'elle commençait à perdre ses cheveux.

— Mais, non, m'man, feint le petit Popol, hier soir tu les a tous mis dans le tiroir de la table de nuit.

* * *

Un garçonnet annonçait un visiteur par la porte entr'ouverte :

— Papa, c'est M'sieu... tu sais bien... ce M'sieu qui a ce nez...

LA MÈRE-GRAND

L'amave pardieu bin sè petit-fe, cllia bouna mère-grand. Lè lâi fasant tote et iena avoué et tot parâi lau perdounâve adî. Lo pe tenebréro l'ètâi lo petit, lo Viquetor que l'ètâi intrépido qu'on diablio : châotave su lè dzènâo de la mère-grand, su sa rîta, mîmameint su son cotson, quand l'ètâi setâïe. L'ètâi pi qu'on pollieïn quand n'a pas revu la pollie du grand teimps. L'autro, lo Jules, l'ètâi vi assebin, ma n'ètâi rein et pouâve pas pidâ avoué lo Viquetor.

On coup, la mère-grand potadzîve on bocon pè la cousena, eintre dzor et né. Crâïo que couâisâi po lè caïon, se mè rappelo bin. Lè doû vermé de boute, leu, ie fasant à la catse. L'allâvant sè reduire pertot : derrâi lè mermite, vè la pierra à iguie, dein la quiéce à bou, derrâi lè z'ègrâ, dein lo cheindrî. Et quand ion l'avâi trovâ l'autro, l'ètâi dâi bramâïe cinq menute doureint à assordolhî la poûra vilhie. Viquetor, lî qu'ètâi petit, l'ètâi pe dèfecilo à trovâ. On iadzo, ne s'ètâi-te pas catsî dèso lè gredon à la mère-grand. Lo Jules tsertsive, tsertsîve et pas moïan de lo trovâ. Tôt parâi, quand l'eut guegnî dein ti lè carro d'autrâi iâdzo, ie vâi Viquetor que l'avâi passâ sa tîta dein la feinta derrâ dau gredon à la mère-grand et que vouâitîve dèfro. Lo Jules brâme adan : « Trovâ ! » Adan, Viquetor, tot motset lâi dit :

— Se la mère-grand n'avâi pas dzilâ diabe m'einlèvâ que te m'arâi trovâ.

Marc a Louis.

A l'école. — Le maître à un élève : « Veux-tu me dire ce que c'est qu'une olympiade ? »

L'élève, embarrassé, baisse la tête et reste muet. Un de ses camarades lui souffle : « C'est un espace de quatre ans. »

L'interrogé relève fièrement la tête et, avec assurance :

— M'sieu, c'est une espèce de quadran.

NOCTURNE

Poème en prose pour Mademoiselle Billevide.

—

C'est le soir : le jour se voile,
Tout s'apaise, tout se tait ;

ou plutôt le jour s'est voilé depuis longtemps, tout s'est apaisé, tout s'est tu.....

Globe aux flammes argentées,
Sur les monts la lune luit :
Mille étoiles sont jetées
Sur la robe de la nuit.

C'est le moment, oui Mademoiselle, que choisit l'heureux citadin possesseur d'un toutou bien chéri et bien éduqué pour dévaler son escalier, accosté de son fidèle quadrupède ; car c'est en vue du soulagement de celui-ci que celui-là quitte pour quelques instants la bonne chambre chaude et descend dans la rue.

Arrivés sur la voie publique, l'un menant l'autre, le brave chien s'en va dans la direction de la boutique d'en face, flaire un moment la devanture, lève une de ses pattes de derrière, se livre à son épanchement et toujours à la même place, ce qui fait, comme vous pouvez le penser, Mademoiselle, le désespoir du magasinier, lequel constate avec douleur que malgré la fleur de soufre répandue à profusion, des chiens peu respectueux prennent son magasin pour une vespasienne !

Cependant le propriétaire du cabot suit d'un œil attentif et attendri les allées et venues de son animal bien aimé, car tout n'est pas terminé.

Anxieux, le bipède attend avec une patience d'ange et avec un intérêt soutenu ce qui va se passer : bientôt le quadrupède recommence à flairer, va, vient, virevolte sur ses pattes de derrière, se tortille et finit par s'arrêter en prenant une posture bizarre ; enfin, après de violents efforts et de multiples contorsions, le sympathique animal exonère son intestin de ce qui avait tant de peine à en sortir ! Alors le bipède, visiblement soulagé de sentir son cabot satisfait ou, si vous préférez : Le bipède satisfait de sentir son cabot soulagé, siffle ce dernier, remonte ses étages en fredonnant *in petto* à l'adresse de son idole à quatre pattes, ce cordial souhait :

Que ta nuit puisse tranquille
S'envoler d'une aile agile !
Dors en paix jusqu'au retour
Des joyeux rayons du jour.

Mérine.

Un ouvrier d'attaque. — Un paysan avait engagé un ouvrier qui mangeait comme deux et buvait comme trois.

Un jour, il le mène à sa cave pour voir combien il pouvait boire de verres. Après lui en avoir tiré une douzaine, voyant que l'ouvrier semblait attendre les suivants, le paysan lui fait :

— Mâ, te ne refusè rein. N'ein as-t-on pas onco prâo ?

— Mè, ein refusâ ion ; y'améré mi chaôta !

IL A PERDU SA MUSELIÈRE

Par la faute de l'un deux, qui eut l'inconcevable fantaisie de devenir enragé et qui mordit quelques-uns de ses congénères, même des humains, les chiens du canton sont condamnés à la muselière. Ils inspirent la pitié, les pauvres cabots. Les froussards exultent, par contre, et, faisant les fanfarons, ils profitent de l'arrêté cantonal pour agacer du bout de leur canne les chiens momentanément inoffensifs et réduits à ne se défendre que de la voix. Ah ! le courage, quelle belle chose, tout de même !

Ah ! mais, propriétaires de chiens, prenez bien garde que, par aventure, votre Azor ou votre Stop ne perde sa muselière. L'étourdi sera mis à la fourrière et vous à l'amende. Et n'allez pas vous figurer que vous n'avez qu'à passer à la caisse, pour être quitte envers l'autorité et pouvoir reprendre votre chien. Tout doux, mon cher ; ce n'est pas tout que ça.

Il vous faut d'abord comparaître devant M. le préfet, et cette comparution vous oblige à remplir un formulaire — le formulaire nº 26 du Service pénitentiaire — dans les rubriques duquel il ne manque guère que l'indication du nombre de poils de votre barbe, si vous en avez une. Jugez-en.

Année de naissance... Nom... Prénoms... Fil... de... et de... né le... à... Etat civil (célibataire, marié à... veuf de... divorcé de...) Profession... domicile... Bourgeoisie ou origine.... Position militaire... etc., etc.

Tout cela parce que votre chien a perdu sa muselière.

C'est beau, tout de même, l'Administraation !

Et dire que nous nous moquons de la bureaucratie étrangère.

Ma fâi na ! — On commi-voyageu, arrevâ à Maodon pè lo tram, volliâve bâilli sè marmottè à n'on compagnon qu'ètâi perquie, po lè lai porta à l'hôtet.

Mâ dè sein lo pas que noutron Dzaquiè vaut lè z'allâ preindre, et lo monsu lè baillè à on autro compagnon. Ciquie revient tot dzoïau : lo monsu l'avâi bin paï.

— Bougro dè fou ? que de à son camerâdo ; porquiè n'a-t-ou pas volliu lè portâ ? Ma bailli trâi francs.

— Lé portâ, lé portâ, diabe lo pas ! ie miôsant clliau bîtè.